

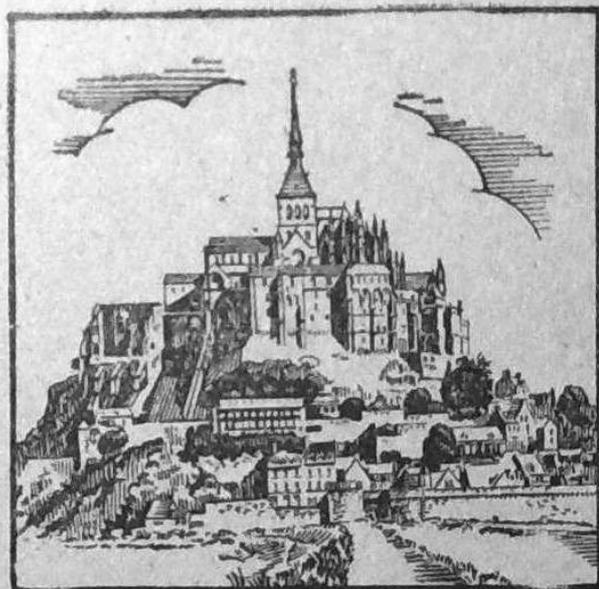
Folklore de Haute Bretagne et de Basse Normandie

# La Tangué

## Les Tanguiers et Les Tanguières

de

La baie du Mont Saint-Michel



**VIEUX SOUVENIRS**

(1880-1895)

par l'abbé Alphonse JARRY

PRIX : 8 FRANCS

P. SAFFRAY & SES FILS - FOGÈRES

1943

*à Monsieur le Directeur de La Bretagne,  
Humble et sympathique hommage de l'auteur  
et L'auteur*

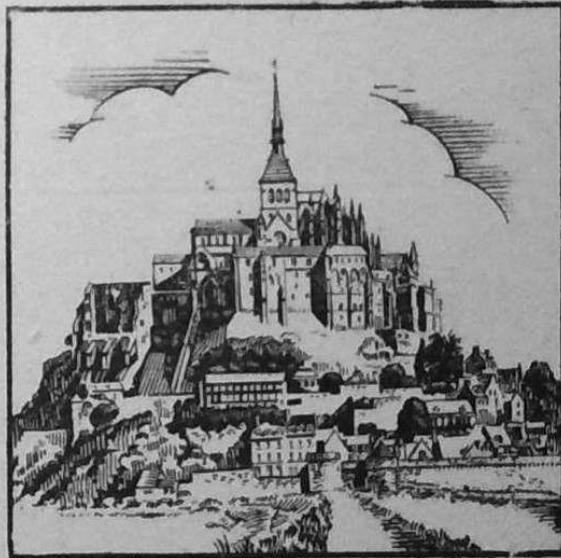
Folklore de Haute Bretagne et de Basse Normandie

# La Tangué

## Les Tanguiers et Les Tanguières

de

La baie du Mont Saint-Michel



**VIEUX SOUVENIRS**

(1880-1895)

par l'abbé Alphonse JARRY

PRIX : 8 FRANCS

P. SAFFRAY & SES FILS - FOUGÈRES

1943

## DU MÊME AUTEUR

**Essai d'Histoire générale sur la Ville et Paroisse d'Antrain.** — In-8° de 280 pages, édité en 1934.  
Prix : 25 frs (épuisé).

**Glane de Documents Inédits pour compléter l'Histoire Générale d'Antrain.** — In-8° de 220 pages, édité en 1935. - Prix : 15 frs.

**Histoire Moderne de la Ville et Paroisse d'Antrain.**  
— In-8° de 500 pages avec son supplément : *Les Miettes*.  
Cet ouvrage, édité en 1936, est illustré de plusieurs photogravures hors texte et d'un ancien plan de la Ville d'Antrain dessiné en 1828. - Prix : 20 frs.

**Antrain.** — Ses rapports administratifs avec l'Intendance et les *Etats de Bretagne* - In-8° de 125 pages, édité en 1937. - Prix : 10 frs.

**Antrain.** — Ses rapports avec le *Parlement de Bretagne*, avec le *Siège Royal* et la *Juridiction de Bonnefontaine*. - In-8° de 160 pages, avec illustrations. - Edité en 1938. - Prix : 15 frs.

**L'Affaire Barbot (1833-1834).** — *Autour d'une Ecole Chrétienne dans la Région Antrainaise*. - In-8° édité en 1937. - Prix : 5 frs.

**Un Militant de la Chouannerie : Poullain Dubignon dit Jarsais.** — In-8° édité en 1942. - Prix : 8 frs.

Les prix indiqués ci-dessus comprennent la nouvelle majoration

*Ces ouvrages sont en vente dans les mêmes Librairies que la présente Brochure*

## Introduction

Dans notre Histoire Moderne de la ville et paroisse d'Antrain (pp. 387 à 400), nous avons déjà parlé de la Tanguie et des différents projets envisagés pour rendre son utilisation plus pratique et son transport plus facile.

Nous rappellerons, simplement, ici, que la Tanguie est un dépôt sableux que la mer apporte et laisse en se retirant. L'analyse y découvre des calcaires, des sels de soude et des matières azotées, très favorables pour ameublir et fertiliser la terre; les riches cultures du marais de Dol en sont l'éclatante démonstration.

D'après un mémoire de 1853, trente millions d'hectolitres de tanguie étaient alors enlevés, annuellement, par dix cantons. Le succès de la tanguie disparut à mesure que les engrais chimiques, phosphates et autres, furent proposés et livrés sur place aux cultivateurs. (1)

Les endroits où il était permis, autrefois, d'enlever les tanguies apportées par la marée, dans l'anse de Moidrey, s'appelaient: Les Tanguières, et les hommes, qui les charroyaient, étaient désignés sous le nom de Tanguiers.

Ces nouvelles pages sont un tout petit supplément ajouté à notre première publication, en nous plaçant uniquement au point de vue folklorique. Nous nous proposons de conserver ainsi le souvenir de tout ce qui constitue l'ambiance de ce mouvement des fermiers de la région vers la Baie Montoise, afin d'en extraire ce qui fut très longtemps, à leurs yeux, le plus précieux des engrais pour leurs terres.

Le folklore consiste à décrire les hommes et les choses tels qu'ils étaient, de leur temps, et non tels qu'ils auraient dû être. Dès lors, nous ne reculerons pas devant des descriptions

(1) Voir : note 1, à la page 20.

un peu réalistes, pourvu qu'elles soient réelles, devant des mots pouvant choquer certains puristes, certains pudibonds plus ou moins sincères, pourvu que ces termes soient authentiques, en tenant compte de l'époque, des circonstances et du milieu où ils furent prononcés.

Les usages d'autrefois regardés aujourd'hui, souvent, à tort, comme grossiers, étaient courants, et facilement reçus dans le monde des campagnes où la grandeur, la bonté des âmes, des esprits et des cœurs ne se mesurent pas aux belles manières, au beau langage, accessoires dont beaucoup trop font le principal, oubliant eux-mêmes que leurs grands-parents, dont ils tirent gloire et fortune, avaient peut-être, pratiqué ces mœurs un peu frustes, qu'ils jugent et condamnent trop sévèrement, chez des étrangers.

Ainsi, nous aurons apporté une nouvelle petite pierre à la composition de notre grande et belle Histoire Régionale Bretonne.

L'Abbé ALPHONSE JARRY,

Membre de la Société Archéologique Départementale d'Ille-et-Vilaine et de la Société Amicale des Auteurs Bretons.

EN VENTE :

- à RENNES. — Librairie de Bretagne, 17, quai Châteaubriand.  
à PARIS. — Librairie Celtique, 108 bis, rue de Rennes (VI<sup>e</sup>),  
et Librairie du Régionalisme, 140, Bd. St-Germain (VI<sup>e</sup>).  
à FOUGÈRES. — Au Syndicat d'Initiatives, place A.-Briand,  
et chez l'auteur, 54, rue de Rillé.

Folklore Haut Breton et Bas Normand

**La Tangue, Les Tanguiers et Les Tanguières**

de

La Baie du Mont Saint-Michel

VIEUX SOUVENIRS (1880-1895)

CHAPITRE PREMIER

**LES CHARROIS DE LA TANGUE**

C'était, pour les fermiers du canton d'Antrain et d'autres régions encore plus éloignées, la grande sortie de l'année, car, un tel voyage, y compris l'aller avec le retour, dépassait, parfois, une soixantaine de kilomètres, et, dès lors, exigeait une absence de deux jours. Aussi, plusieurs semaines d'avance, on préparait sa mise en train et sa bonne organisation.

Au jour fixé, les grandes et les petites attelées du même village ou des alentours formaient un unique convoi, afin que les conducteurs puissent se donner mutuellement la main pour charger les tombereaux sur la grève, et se prêter, à tour de rôle, les chevaux nécessaires pour monter les côtes trop dures, sur le chemin du retour.

Avant le départ, les charretiers avaient ramarré la pension des animaux. De nombreuses bottes de foin et de trèfle, quelques petites sachées d'avoine étaient suspendues à l'arrière des voitures.

Les bourgeoises avaient fait les panerées, les torchonnées et les mouchoirées de provisions pour la nourriture des hommes,

y entassant : les miches de pain, les saucisses, le gros pâté, les tranches de lard, les mottes de beurre, etc... Prévoyantes, elles n'avaient eu garde d'oublier un précieux petit « barrâu » (tonnelet, modeste barril de 15 à 20 litres environ) soigneusement tenu au frais sous des herbes encore vertes, et contenant du pur jus, soutiré au meilleur fût de la ferme, pour donner du cœur, quand il faudrait pousser à la roue des voitures lourdement chargées, dans les fondrières de la grève, ou dans les raidillons, dans les longues montées, sur le chemin du retour.

Les chevaux portaient, sur la nuque et autour du poitrail, un lourd, un monumental collier, encadré de deux attelles aux contours impeccablement découpés, et décorées de motifs en peinture, ou de dessins composés avec des clous à tête dorée.

En arrière du collier, était fixée une longue et large housse taillée dans une peau de mouton au poil frisé et teinté de couleur bleue. Cette sorte de chape retombait, en s'allongeant sur le dos et presque jusqu'à la croupe du cheval, pour protéger ce dernier contre le froid et contre la pluie. Un énorme grelot, comme on n'en voit plus de nos jours, et sonnait à la manière d'une cloche, était suspendu au côté, ou à la base avant du collier, sensible au moindre mouvement de l'attelage. Chacun de ces grelots avait son timbre propre et connu, permettant de situer et d'identifier les voitures en marche sur la route. Ainsi, était maintenue, même de loin, la liaison entre les divers attelages du convoi.

Les voitures se rendant à la grève étaient vides et les hommes en garnissaient l'intérieur, seul le conducteur marchait, d'ordinaire, à pied ; mais, quand la route était droite et sans danger, il sautait en arrière, par un vigoureux rétablissement sur le timon, pour s'y asseoir, au côté et tout près du cheval en brancards.

Alors, tout le convoi trotait, les voitures fortement secouées roulaient avec fracas, pendant que se faisait entendre un joyeux carillon s'échappant de nombreux grelots, sans cesse et vigoureusement agités par cette marche accélérée et par le sautellement des équipages, pendant que fusaient, d'une voiture à l'autre, les plaisants propos et les gais refrains.

\*

\*\*

Le convoi s'arrêtait en cours de route, lorsque bêtes et gens éprouvaient le besoin de prendre quelque repos ou quelque nourriture.

Le village : « *Les Croix* » (1) était tout indiqué pour faire, au mieux, l'une de ces haltes reposantes et réparatrices. Placé dans le voisinage immédiat de la gare d'Antrain et encadrant, de chaque côté, le passage à niveau sur la ligne du chemin de fer, il était situé au fond d'une sorte de cuvette, formée par le rocher abrupt, où s'étagent les vieux logis de la fière cité, et par trois larges routes aux descentes rapides, qui avaient, chacune, à leur point d'intersection, une auberge, pour recevoir et satisfaire de pareils hôtes.

On y trouvait de grandes salles, des remises, des écuries. De plus, un maréchal et un bourrelier y étaient rattachés, pour faire, sur place, les réparations urgentes aux équipages, ou bien au matériel roulant.

C'était un coin d'agréable repos sur les rives de Loysance et des mieux choisis, en raison des souvenirs qu'il rappelle aux habitués de ces voyages à la grève, se trouvant à deux pas seulement du lieu où l'endiablé Ange Jumelais, contre vents et marées, voulait établir de fantastiques machines pour faire jaillir la tanguie, de la fameuse *Source Napoléon*.

Disons, entre parenthèses, que nous-même, au temps de notre jeunesse étudiante, lorsque nous passions devant le théâtre de ces déjà très vieilles, de ces invraisemblables expériences, nous étions tenté de rendre à l'opérateur une sorte d'hommage posthume, en lui donnant, de la route, un coup de chapeau, mais en y joignant un coup d'œil et un sourire malicieux, comme les collégiens — cet âge est sans pitié — s'en permettent facilement.

Revenons aux « *Croix* » où les tanguiers recevaient le meilleur accueil. Nous nous souvenons y avoir vu des *affilées*

(1) Voir la note II, à la page 22.

de voitures montantes et descendantes, arrêtées devant chacune des trois auberges, à l'heure des repas.

Les chevaux débridés, mais non dételés, écrasaient entre leurs lourdes mâchoires, à la manière et avec le bruit d'une meule de moulin, la ration d'avoine qui leur était servie dans une petite mangeoire portable, ou bien ils s'ingurgitaient d'énormes goulées de foin, après les avoir épluchées et arrachées de la botte placée devant eux, par de curieux balancements et de vigoureux secouements de tête.

Quand on leur présentait une *seillée* d'eau, ils en flairaient, d'abord, le contenu, pour s'assurer qu'il était à leur convenance, ensuite seulement ils y trempaient le museau, pour ne l'en retirer qu'après avoir tout bu jusqu'à la dernière goutte, avec le bruit significatif d'une pompe qui fait de simples lichées dans le vide, ne trouvant plus rien à aspirer.

Non loin des chevaux, les hommes vont s'asseoir sur la banquette de la route ou sur le talus du fossé voisin. Les paniers sont ouverts, les torchons et les mouchoirs dénoués, pour faire sortir de ces primitifs garde-manger, les abondantes et substantielles provisions alimentaires que les fermières y ont accumulées avant le départ. Puis, sans se soucier, ni de l'hygiène, ni des convenances, on mange sur le pouce, *après avoir pêché dans le tas, avec la fourchette du Père Adam*, laquelle, d'ailleurs, vers la fin du repas, sera nettoyée, par chacun des convives, en se suçant respectivement les doigts.

Un des charretiers passe, de temps à autre, devant ses compagnons de route, tenant, d'une main, un pichet de bon cidre fraîchement tiré au tonneau du cellier voisin, et, de l'autre, une grande *moque* qu'il leur propose, après l'avoir remplie. Ce n'est jamais de refus. Mais alors, les yeux s'allument et pétillent devant le beau jus doré, les narines semblent se gonfler d'un énivrant parfum. Aussitôt du revers de la main, les moustaches sont soigneusement rangées de chaque côté de la bouche, pour faire une belle et large entrée au délicieux, au *gouleyant* breuvage, qui descend, à pleine gorge, jusqu'au tréfonds de l'estomac. Puis, avec le plein de la main, les moustaches sont rabattues et serrées devant la bouche, afin de pouvoir sucer, entre les lèvres, la dernière des dernières

gouttes qui aurait pu encore y rester attachée. C'était la *surrincette*, suivie d'un claquement spécial de la langue, pour manifester la joie d'un besoin apaisé ou d'une gourmandise satisfaite.

Les hommes et les chevaux copieusement restaurés se sentent plus nerveux pour reprendre la route, et, pendant que les conducteurs vérifient le bon agencement des équipages, ou bien mettent en sûreté le reste des provisions non encore consommées, quelques charretiers, mis en gaité par une ultime bolée, bien tassée et bien prise, font claquer leur fouet, avec une science, dont certains se disputent la palme dans une joute qui ne manque pas d'intérêt.

Enfin, l'on repart en direction du Mont Saint-Michel, dont on vient d'apercevoir la célèbre abbaye, en contournant *le Champ Saint-Denis*. Le bon du voyage est passé, bientôt, ce sera la dure besogne sur la grève, et, ensuite, la pénible marche à pied pour le retour... Alors, la scène va changer d'aspect.

\*\*\*

Nous avons vu un de ces convois rentrant, au milieu de la nuit. Ce fut, pour nous, une vision macabre. Les voitures portaient en surélévation, à leur sommet, une charge de tangué supplémentaire, tassée dans la forme du petit tertre qui surplombe, d'ordinaire, les tombes fraîchement fermées, ou bien encore, dans la forme d'un couvercle de chaise mortuaire.

A travers ces ombres mystérieuses et quasi religieuses, il nous semblait voir passer un convoi funèbre, une procession de cercueils recouverts, chacun, d'un immense drap blanc. Les hommes fatigués marchaient, de chaque côté, à pas lents et sans causer, comme s'ils avaient accompagné des corbillards... Les chevaux exténués, somnolents, n'agitaient plus guère leurs équipages, aussi, les grelots abandonnant leur précipité carillon, égrenaient doucement leurs notes graves et lugubres comme celles d'un glas... à longues intervalles, un coup de fouet déchirait le lourd silence, comme l'eût fait un coup de clairon pour *l'appel aux Morts*.

Ajoutant encore au tragique de cette figuration, chaque voiture était garnie d'une grosse lanterne en fer blanc, percée, sur les côtés, de nombreux petits trous formant, ici, une croix, là, un soleil, par où filtrait difficilement la lumière projetée de l'intérieur. En son milieu, se trouvait une porte composée de corne transparente, au travers de laquelle passait une lueur jaunâtre de couleur cadavérique.

C'était, pour nous, un rappel des falots portés aux obsèques des membres de leur Confrérie, par les Pénitents Blancs. D'ailleurs, la longue blouse (la bâche), leur retombant jusqu'au dessous du genou, et les sacs placés sur leurs épaules, même parfois, sur leur tête, pour se préserver du froid, de la pluie, pendant ces voyages nocturnes, donnaient à nos charretiers marchant près des voitures, l'aspect de ces Pénitents d'un autre âge avec leur longue robe et leur cagoule, aux cérémonies funèbres.

\*  
\*\*

Ce sinistre tableau devait être bientôt suivi d'un autre plus agréable à considérer, celui de l'arrivée du convoi dans le village d'où il était parti, la veille.

Les chevaux, sentant, de loin, l'écurie, poussent des hennissements joyeux, frappent plus vigoureusement du sabot, tirent avec plus de force et de courage.

A mesure qu'ils approchent de la maison de famille, dans la pleine lumière du jour, ou par un matin clair, les hommes s'ébrouent, secouent leurs habits et font un tout petit brin de toilette en se passant la main sur la figure, dans les cheveux. — Les visages se détendent peu à peu, et finissent par s'épanouir avec de bons sourires. Quelques airs joyeux, chantés ou sifflés, donnent à chacun un renouveau de gaieté. — On commence à discuter pour savoir dans quel champ la tanguie va être, de suite, mais provisoirement déposée, le terrain où, en son temps, elle sera employée avec le plus d'utilité, les plantations, les ensemencements qu'elle favorisera le mieux... Les charretiers de deux jours sont redevenus les fermiers de tousjours, en retrouvant le vrai théâtre de leurs vrais travaux.

Au village, on attend avec impatience le convoi, mais... Voici que les enfants ont entendu et reconnu le son des grelots.

Vite, ils courent au-devant des voitures, se jettent dans les bras du papa ou du grand frère, et font, sur leurs joues, de bons gros *mignons* qui sonnent haut et clair, donnés à pleines lèvres, à plein cœur.

Des petits souvenirs du voyage sont alors distribués aux aimables avant-coureurs messagers de la famille. C'est que, avant le départ des tanguiers, pendant une courte échappée au pied du Mont, les hommes ont pêché, dans le sable, quelques poignées de coques, dont les ménagères se régaleront, après les avoir fait ouvrir sur les charbons, dans la grande cheminée. — Ils ont encore recueilli, dans les rochers, de nombreux coquillages aux couleurs variées, aux formes les plus bizarres, avec lesquels, en les appliquant à leur oreille, les enfants essayent naïvement d'entendre le bruit de la marée qui monte... Enfin, ils ont relevé, épars sur la grève, des os de seiche, blancs et légers comme neige, destinés à être suspendus dans la cage, pour permettre aux oiseaux de s'aiguiser gentiment, ou de se nettoyer proprement le bec.

Les chers petits reçoivent, avec une joie indicible, tous ces souvenirs, véritables trésors à leurs yeux, et les portent en vitesse, à la maman ou à grande sœur. D'ailleurs, celles-ci ne sont pas loin. On arrive dans la cour de la ferme. — La *bourgeoise*, radieuse du bonheur de retrouver tout son monde, se tient au seuil de la porte et, d'un geste accueillant, elle montre une table abondamment servie, où chacun est invité à prendre place.

\*  
\*\*

Concluons par ce mot du poète latin qui se présente naturellement à notre mémoire : « O fortunatos nimium... »  
« Trop heureux agriculteurs ! S'ils connaissaient et savaient apprécier tous les biens, tous les avantages dont ils sont comblés ! »



## CHAPITRE SECOND

# L'APOTRE DES TANGUIERS

Jadis, nous nous sommes laissé raconter une histoire, invraisemblable de prime abord, si le prêtre qui en fut l'acteur principal n'était pas universellement connu par les originalités, disons même par les religieuses audaces apportées dans l'exercice de son ministère.

Nous voulons parler du bon et légendaire abbé Huet, alors jeune vicaire dans une paroisse voisine d'Antrain, et qui, devenu plus tard aumônier de l'Hôtel-Dieu, à Rennes, est resté si populaire dans cette ville, de même que sur de nombreux autres points du diocèse, où il était appelé, *in extremis*, pour rapprocher de Dieu, à sa manière, les pécheurs les plus endurcis, les plus rebelles.

Dès son arrivée à Saint-Ouen-la-Rouërie, l'abbé Huet, tout en assurant le ministère paroissial, déploya son zèle sacerdotal en dehors du cadre habituel, il se fit l'*Apôtre des Tanguiers*, qui, à diverses époques de l'année, se suivaient, de jour et de nuit, en nombreux convois, sur la route d'Antrain à Pontorson. Volontiers, il cheminait à leur côté, s'entretenant familièrement avec eux, tout en leur glissant la bonne parole qui rappelle aimablement au devoir, et qui, peu à peu, presque irrésistiblement, conduit du Diable à Dieu.

Or donc, une nuit qu'il attendait ses soi-disant paroissiens d'occasion et de... passage, non loin d'une vieille croix tombée en ruine et dont les débris gisaient encore par terre, au carrefour de routes conduisant à la grève, — nous croyons que c'était au *Thabor*, où se dressait autrefois la chapelle Saint-Denis, aux portes de la ville d'Antrain —, le jeune vicaire vit arriver un charretier qui avait manqué le convoi au départ, et qui, frappant à coups redoublés sur son cheval, dans un moment de colère, blasphémait grossièrement, comme l'eût fait un damné.

On était en carême... Les Pâques approchaient...

L'abbé sort précipitamment de l'obscurité où il était caché, se jette au-devant de l'attelage qu'il arrête. Puis, étendant ses deux grands bras, comme pour lui barrer la route, il s'adresse au conducteur apaisé et tout bouleversé par cette apparition soudaine, éclairée seulement par la lueur blafarde d'une lanterne fumeuse accrochée à la voiture. « Où vas-tu, mon frère ? » lui cria-t-il. — « Mais, répond cet homme visiblement saisi de frayeur, je vais au Mont... je vais à la tanguie ! » — « Non, mon frère, ajouta le prêtre, tu vas en enfer ! car, je t'ai entendu maudire, à pleine bouche, le nom du Bon Dieu, et puis, tu as, sans doute, d'autres péchés sur la conscience... Il peut t'arriver malheur d'un moment à l'autre, et tu sais ce qui t'attend... Il faut te confesser tout de suite ! » Puis, le prenant par le bras : « Viens, lui dit-il, Dieu seul nous voit, seul il nous entend... Allons, mets-toi à genoux, là, sur le bord du talus, devant cette vieille croix et fais ton examen de conscience... » « Mais, reprit le charretier, pendant ce temps-là qui va s'occuper de mes bêtes et de ma voiture ? » — « Je m'en charge » dit le prêtre. Et, prenant le fouet, l'abbé adressa alors, aux chevaux arrêtés, des paroles et même, dit-on, leur *siffla* des airs que ceux-ci comprirent fort bien, habitués qu'ils étaient à les entendre sur les lèvres des gens du métier.

Bientôt, l'abbé alla s'asseoir lui-même, sur le bord du talus, près de son pénitent resté à genoux. Ce fut l'affaire de quelques minutes seulement, puis, le charretier se relevant serra la main du jeune prêtre et rompit le silence de la nuit en disant : « Merci, Monsieur l'Abbé. Je remonte dans ma voiture. Les chevaux vont facilement rattraper le temps que je vous ai donné, car, je me sens moins lourd, depuis que j'ai déposé tous mes gros péchés au bord du talus, près de cette croix ».

Il nous est arrivé de demander à M. l'abbé Huet, dans les dernières années de sa vie, si cette histoire était authentique. A la manière d'un oracle, il se contenta de dire, en fixant sur nous un regard pénétrant et sibyllique, dont il était coutumier : « De même que tous les chemins mènent à Rome, toutes les routes mènent au Ciel, donc, pourquoi pas celle que suivent les tanguiers ! »



## CHAPITRE TROISIÈME

### VUE RÉTROSPECTIVE DES ANCIENNES TANGUIÈRES

Récemment, avec un tout particulier intérêt, nous avons remarqué, au milieu de belles œuvres dues à nos grands peintres paysagistes, un tableau des plus suggestif et des plus rajeunissant pour le quasi-septuagénaire que nous sommes, car, il nous reportait à plus de cinquante années en arrière.

Le sujet représentait un campement composé de plusieurs tentes, habitées par des nomades qui faisaient paître leurs moutons, dans une oasis du désert égyptien. Tout au loin, à l'horizon, se dressaient la plus haute des pyramides et le gigantesque Sphinx, s'estompant dans le halo d'un vague et décevant mirage.

Cette scène exotique nous remit devant les yeux, et raviva dans notre mémoire, ce que nous avons vu et admiré en traversant, aux jours de notre enfance, l'anse de Moidrey, couverte d'innombrables tas de tanguie rappelant, par leur forme conique et leur couleur blanche, les tentes sous lesquelles vivaient ces bergers, toujours en quête de pâturages pour leurs troupeaux.

Sur ce terrain de la baie montoise, sans cesse tourné et retourné pour en extraire le précieux limon, c'était presque le désert sans végétation ; seuls, quelques romarins étiés et fréquemment mutilés y trouvaient encore misérablement la vie. Mais, non loin, tout en face, de l'autre côté du petit fleuve : le Couësnon, s'étendaient « les *herbus*, les immenses *prés salés* » où paissent et s'engraissent d'innombrables mou-

tons, dont la chair délicate et savoureuse fait prime, en temps normal, dans les grandes boucheries de la région et même au marché de la Villette, à Paris.

Pour compléter l'évocation, pour justifier le rappel de la scène précédente, vécue et figurée sur le sol africain, disons, qu'au pied de la Grande Pyramide et du Mont Saint-Michel s'accumulent sans cesse, apportés, ici, par les vents, là, par les flots, les sables mordorés du désert, ou les sables de la mer aux doux reflets d'argent, pour former, à chacun de ces chefs-d'œuvre, un immense et brillant lit de parade où ils peuvent, habituellement, exposer toutes leurs beautés, sans que rien ne vienne gêner, ou même simplement distraire les yeux ravis d'admiration qui les contemplant.

Ajoutons que, ainsi présentés, ces majestueux monuments font oublier, sans avoir trop à les regretter, les hautes futaies, les puissantes ramures de la forêt de Scissy, aussi bien que les fertiles, les splendides jardins des Pharaons.

Enfin, pour répondre aux nuages de sable soulevés par le siroco, aux chaudes vapeurs déformantes, qui montent du désert et voilent, à certains jours, à certaines heures, la colossale, la célèbre nécropole égyptienne, disons, qu'au fond du décor, sur lequel se détachent *les Tanguières* de Moidrey, souvent, dans le flou du brouillard matinal, ou bien au milieu du *crachis*, (brume semi-pluvieuse) de la marée montante, apparaît, comme tamisé dans son éclat, imprécis dans la pureté de ses lignes, le grand archange doré éployant ses ailes sur le pyramidal rocher couronné par la fameuse abbaye, par « *La Merveille* », la huitième du monde, dit-on.

Nous avons grand plaisir et légitime fierté à rapprocher de très près, comme l'ont fait déjà le bon sens et le bon goût populaires, la huitième merveille qui se dresse à l'embouchure du Couésnon, de la septième, constituée par le monumental tombeau des Pharaons, érigé dans le delta du Nil.

Nous les confondons toutes les deux dans une même admiration, quoique si différentes l'une de l'autre. La Grande Pyramide est le triomphe de la pierre, imposante par sa masse,

par ses lignes hautes et rigides, travail titanesque symbolisant la force, la puissance des rois qui gouvernèrent, plusieurs siècles avant notre ère, un peuple dont la civilisation est la première des civilisations humaines.

L'abbaye du Mont Saint-Michel est le triomphe de la pierre par la grâce, l'harmonie, la souplesse, la variété de ses lignes, de ses décorations, ne se faisant pas valoir par elle-même, s'abandonnant toute entière au ciseau des artistes, architectes ou sculpteurs, pour permettre à chacun d'eux, avec son génie propre et selon l'inspiration du moment, d'en changer les formes, d'y découper de fines dentelles, d'y appliquer de riches broderies, d'y tailler de superbes statues ou des milliers de jolis petits riens dont l'ensemble forme la *Merveille du Mont Saint-Michel*.

La première reste l'orgueil du Moyen-Orient; la seconde, celui du Proche-Occident. Ce sont deux pierres précieuses sur lesquelles le soleil ne se lasse pas de jouer, comme dans un arc-en-ciel. Améthyste, rubis, opale, émeraude, saphir à la fois, elles reflètent, tour à tour, le frais coloris laiteux et rosé de l'aurore, les derniers feux rougeoyants du crépuscule, les flots glauques ou bleutés de la mer, les sables fauves et jaunes d'or du désert. L'une l'emporte par le poids, le volume de sa matière presque brute, par le nombre de *carats*, pour employer le langage des diamantaires, l'autre, par le fini de la *taille*, de la *ciselure*.

\*\*\*

Il y a une quarantaine d'années, au retour d'un merveilleux voyage en Terre Sainte, nous avions espéré faire escale en Egypte pour visiter Le Caire, sa capitale, ainsi que le comportait l'itinéraire primitivement et officiellement annoncé. Des circonstances imprévues empêchèrent la réalisation de ce projet, et nous en éprouvâmes une vive déception. Ce fut surtout, pour nous, un amer regret de ne pouvoir, alors que nous avions chèrement caressé ce beau rêve, contempler, même de loin, le fameux *Géant du Désert* couché, depuis des siècles, comme un chien fidèle, sur la tombe de ses anciens maîtres, de ses anciens rois.

Nous avons été plus favorisé pour mieux connaître et mieux apprécier les beautés de la seconde Merveille : *Le Géant des Grèves*, puisque nous sommes né et avons grandi dans son voisinage.

Déjà, des hauteurs du toit familial, des premiers chemins que nous avons parcourus et que nous avons connus parsemés, agrémentés de jolis points de vue ouverts sur la vaste baie du Mont Saint-Michel, nos yeux d'enfant aimaient à se reposer sur la célèbre abbaye.

En effet, elle nous apparaissait, au milieu de ce grandiose panorama qui l'enserme, et qu'elle meuble richement, comme un joyau présenté dans un écrin à sa taille, à sa mesure, et vraiment digne d'elle.

Puis, peu à peu, elle exerça sur nous une attraction presque irrésistible, finissant par nous amener près d'elle, dès que notre jeune âge le permit, afin de satisfaire notre dévotion envers le grand archange et notre curiosité artistique mises en éveil par le spectacle quotidien d'un pareil sanctuaire, de pareilles splendeurs d'architecture.

Aussi, nous nous sommes fait devoir et plaisir de saisir toutes les heureuses occasions permettant de nous y rendre. Autrement, nous aurions cru commettre une faute et il eût manqué quelque chose à notre bonheur.

En dehors de très nombreuses visites, où, perdu dans la foule des touristes ordinaires, nous ne pouvions suivre facilement, ni même accepter, parfois, les explications et renseignements des guides habituels, nous avons eu, alors que nous accompagnions, comme simple familier, Monseigneur Baslé, évêque de Mysore, dans les Indes anglaises, le rare privilège et l'honneur d'une visite privée fort intéressante et souverainement instructive, sous la conduite de deux personnages férus d'histoire et d'archéologie : M. le Président de la Société « Les Amis du Mont Saint-Michel » et M. l'Architecte principal des travaux de restauration de l'abbaye. Nous ne sommes pas, cependant, encore certain que cette visite, particulièrement approfondie et détaillée, nous ait révélé l'ultime, la dernière des beautés qui a encore pu nous échapper, dans cet inépuisable trésor de grâce et d'harmonie.

Entreprendre, non pas d'exposer, mais, même simplement d'esquisser toutes les richesses artistiques ou religieuses du

Mont Saint-Michel, serait audacieux de notre part. Nos grands écrivains ne lui ont-ils pas consacré les pages les plus belles et les plus laudatives, formant une magnifique synthèse littéraire, une brillante anthologie à la gloire de ce chef-d'œuvre remarquable parmi les plus remarquables. Nous nous contenterons de l'appeler, avec une admiration toujours plus grande, avec un amour sans cesse accru : « La Merveille ». C'est le superlatif des superlatifs qui nous semble lui convenir le mieux, et dont le monde entier a voulu l'honorer.

\*\*\*

En écrivant ces notes, nous nous sommes proposé de sauver la vie à de vieux souvenirs commençant à s'enliser dans notre mémoire, ainsi que dans celle de nos rares compatriotes et contemporains, qui les ont encore conservés.

C'est aussi un peu de notre histoire locale et régionale que nous avons voulu fixer en parlant des *Tanguiers*, qui, avant la connaissance et l'emploi des engrais chimiques, ont tenu, longtemps, si grande place au service et à l'avantage de la paysannerie proche-antraineuse.

L'Abbé ALPHONSE JARRY d'Antrain.

## RÉFÉRENCES HORS TEXTE

### NOTE I

D'après le Rapport cité plus haut (page 3), et portant la date de 1853, c'est, vers 1820, que la tanguie commença à être utilisée par les fermiers. M. Huchet de Quénétaïn, propriétaire du château de Martigné en Bazouges-la-Pérouse, fut le premier, dans le canton d'Antrain, à faire connaître les bienfaits de ce nouvel engrais et à en recommander l'emploi. Après quelques déboires, il finit par convaincre les cultivateurs de la région.

D'abord, les paysans se rendaient à la grève, avec leurs chevaux et leurs voitures, pour faire directement leur provision, ou bien, selon un rapport de l'Ingénieur Vossier, « la tanguie, prise dans des ports en amont du pont de Pontorson, était débarquée à l'aval du moulin de l'Angle, situé à Antrain, non loin du confluent du Couësson et de Loysance ». Ce même document précise que ces deux points extrêmes étaient reliés « par un chemin de halage longeant le lit du Couësson (*rivière à marée*), sur près de 9 kilomètres de longueur en Ille-et-Vilaine, et 3 kilomètres dans la Manche ».

La tanguie connut, dès lors, le plus grand succès, même en d'autres points du département, impatients de pouvoir se la procurer facilement.

En 1853, M. Ange Jumelais, imprimeur à Fougères, et « ancien écrivain de marine », lança l'idée d'un « chemin de fer à ornières creuses » allant de Moidrey à Rennes, d'après le nouveau système de traction de M. Loubat. Le Conseil Municipal de Rennes approuva, et, alors, fut fondée la *Société Bretonne des Tanguières*. Les personnages les plus honorables du monde industriel et agricole de Bretagne prêtèrent leur concours, et le Gouvernement concéda, à la dite société, le droit de construire ce chemin de fer, de Rennes à la baie

du Mont Saint-Michel, pour le transport des tanguies. La première station devait être établie de Moidrey à Antrain.

M. Jumelais, s'étant heurté à de sérieuses difficultés avec la *Compagnie* dite des *Chemins de fer départementaux*, dut abandonner son projet; mais alors, il conçut l'idée fantastique de faire venir les tanguies, de Moidrey jusqu'à Antrain, par des tuyaux aspirateurs, et, en septembre 1856, il prit un brevet que le Gouvernement lui accorda sous le titre de *Source Napoléon*. La maison Delettrez père et C<sup>ie</sup> de Paris, 51, avenue Saint-Cloud, mit un million dans l'affaire, pour commencer l'opération. Le souvenir de ces invraisemblables expériences est conservé, tout près de la gare d'Antrain, par le local, maintenant en ruines, où M. Jumelais avait placé, autrefois, ses nombreux syphons superposés et ses machines pneumatiques actionnées par la vapeur. Depuis, l'emplacement de cette ancienne galerie des machines porte le nom de *Jumelaiserie*. Ce fut un rêve qui n'aboutit à aucune réalisation pratique. D'ailleurs, les entreprises Jumelais perdirent de leur intérêt, par la construction (1869-1875) d'un chemin de fer, allant, de Fougères, en passant par Antrain jusqu'à Moidrey. Une poésie fut composée pour l'inauguration de cette nouvelle ligne, et nous en détachons les quelques vers suivants :

- « Ce qui, naguère, était un rêve,
- « Sous nos yeux même a pris corps.
- « Mine inépuisable, la grève
- « Va nous prodiguer ses trésors...
- « Célébrons et chantons la tanguie,
- « Elle est digne d'un grand renom.
- « On débite mainte harangue
- « A qui ne vaut pas ce limon. »

\*  
\*\*

## NOTE II

Reportée de la page 7

Nous avons vu, jadis, dans ce village, une croix de granit, dont il ne restait que le sommet et les deux bras, avec seulement environ dix centimètres du fût, le tout reposait sur l'ancien socle également de granit. Ces ruines se trouvaient, à gauche, sur la banquette du chemin descendant de St-Ouën-la-Rouërie, à côté d'une maison située en contre-bas. Mais, lorsque, plus tard, ce chemin a été élargi, le tout a disparu.

A quelques mètres seulement de là, se dressent encore la *Croix de la Choltais*, et, tout près de cette dernière, dans le chemin de la Vigne, qui aboutit au village des Croix, la *Croix Cholet*, dont nous avons donné la description, dans notre *Histoire Générale de la ville et paroisse d'Antrain*, à la page 103. L'appellation de ce village est donc bien justifiée.



« Il n'y a rien de comparable en France, et peut-être dans l'univers, au Mont Saint-Michel... ce merveilleux ensemble architectural, où l'art a étroitement collaboré avec la nature.

C'est une abbaye, un sanctuaire et une citadelle... Le miracle, c'est de trouver à l'intérieur de ces murs cyclopéens, de ce rude corset de bataille si rigidement lacé et fait d'un granit si dur qu'il n'a pas encore une entaille, la plus exquise, la plus délicate, en même temps que la plus luxuriante floraison de chapiteaux, de colonnes, de fleurons, de pinacles, de rinceaux, qui ait jamais été. Le moyen-âge français mystique et guerrier s'exprime là dans une formule unique. Iliade de pierre, où un chapitre de la Légende Dorée s'inscrit dans un fragment de l'épopée chevaleresque. » — CHARLES LE GOFFIC.

(*Les Polders du Mont Saint-Michel*).

